

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°92 – avril-mai 2021

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

Schiller, Uhland, Novalis, voilà les poètes que j'aime, les martyrs dont j'épouse la religion. Je ne suis pas de ceux qui n'ont de sympathie que pour les forts.

Uhland et Novalis, ces deux génies qui paraissent d'abord si opposés l'un à l'autre, et qui pourtant sont frères et se tiennent par une alliance mystérieuse, Uhland et Novalis n'ont écrit chacun qu'un petit livre, et dans ce livre il y a plus d'amour naïf et pur, de larmes sincères, de douleurs humaines, que dans toutes les élégies de notre temps. C'est toujours la même pensée dans ce livre, la même fleur dans ce champ. La pensée se transforme, la fleur subit toutes les variétés de sa nature. Tantôt elle s'ouvre au soleil, tantôt s'incline ; aujourd'hui elle porte ses rosées comme un collier de perles ; demain, en mourant, elle les répandra comme des larmes. Tous les deux ils traversent la vie tenant entre leurs doigts cette fleur qu'ils effeuillent partout, sur le ruisseau, dans les gazons, sur une tombe. Je ne sais, mais cette fleur de Novalis et de Uhland ressemble bien au cœur humain.

Henri Blaze de Bury¹

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Novalis à Wittenberg

Le témoignage de K.S. Zachariæ²

« On craint les séductions que présentent les grandes villes ; mais il faut se conduire ouvertement et loyalement avec les jeunes gens ; il faut leur révéler les peines qui atteignent le vice et les récompenses qui sont le prix de la vertu. [...] »

« Jeune et plein de santé, heureux de vivre, sans soucis des besoins matériels, sans lutte, entouré d'amis qui pensaient comme moi, je jouis pleinement de l'existence dans toute sa jeunesse. La société joyeuse dans laquelle il m'était donné de vivre, et dont le célèbre Novalis faisait partie, se réunissait souvent ; des poésies plus ou moins improvisées et de nombreuses plaisanteries ajoutaient leur charme à celui d'un modeste repas : nous chantions outre mesure et

¹ Henri Blaze de Bury « Poètes et musiciens de l'Allemagne », *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1835.

² Karl-Salomo Zachariæ, juriste allemand (Meissen, 1769, Heidelberg, 1843), connu en France pour son étude sur *Le Droit civil français* (1827, traduit et publié à partir de 1854 (5 volumes)).

chacun de nous se croyait poète dès qu'il savait quelque peu rimer.

« Quand je pense à ce temps et à mon séjour à Leipzig, je m'aperçois de l'influence que l'âge exerce sur chaque individu. Plusieurs de mes amis de jeunesse sont restés fidèles à eux-mêmes, et j'ai eu le bonheur, peut-être rare, de ne me brouiller avec aucun d'eux ; mais je n'en ai pas moins remarqué combien il s'opère de changements dans la manière de voir les choses : j'ai vu souvent des incrédules changer au point de devenir cagots, et quelques-uns de mes amis d'enfance ont passé du protestantisme à l'Eglise catholique.

« Je n'aurais jamais pensé que Novalis dût devenir ce qu'il fut plus tard. Je n'entends certainement rien dire qui puisse rabaisser le mérite de cet esprit supérieur. Je m'aperçus bien, dès le principe, qu'il nous surpassait tous en facultés intellectuelles : ses poésies et sa conversation étaient pleines de feu ; mais je ne savais pas m'élever moi-même assez haut pour comprendre toute sa grandeur.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

« Le poète Novalis »

III

Ainsi Novalis, pendant de longs mois, vécut plongé dans le souvenir de sa fiancée morte. Et, quand enfin il s'éveilla de ce rêve funèbre, un profond changement s'était produit en lui. L'amour et la douleur avaient fait de lui un poète.

C'est en effet des années 1798 et 1799 que datent son *Hymne à la Nuit*, ses *Chants à Jésus* et ses *Chants à Marie*, trois petits cycles qui forment en vérité toute son œuvre poétique, avec les charmantes chansons semées dans le premier chapitre d'*Henri d'Ofterdingen* et une chanson sans titre, plus jolies encore, où, enivré de la sève ardente du printemps, il croit voir la nature entière accélérer, d'un élan soudain, la lente série de ses transformations. « Peut-être est-ce le nouveau règne qui commence ? La pierre inerte va devenir plante, l'arbre va s'animer à la vie animale, et dans l'animal va apparaître l'homme. » Pensée qui, d'ailleurs, se retrouve à chaque page des *Fragments*, s'accompagnant de cette autre pensée, non moins platonicienne : que l'homme, étant maître de la nature, a le devoir de l'aider à se transformer, de diriger son évolution dans le sens de la bonté et de la beauté. Et tous les poèmes de Novalis sont également riches de pensées profondes et nouvelles ; mais surtout

ce sont des poèmes, ou plutôt des chants, et les plus harmonieux qu'ait peut-être connus la langue allemande. Non que le poète ait jamais appliqué pleinement une autre de ses idées, qui consistait à croire que, la poésie étant une forme de la musique, on pouvait écrire des vers dont tout le sens fût dans leur rythme et la mélodie de leurs syllabes, avec l'aide seulement de certaines images fixant et précisant l'effet musical. Cette poésie spéciale, dont on trouverait la théorie complète éparse dans les *Fragments*, Novalis a laissé à d'autres le soin de la créer. Tout au plus a-t-il, dans son *Hymne à la Nuit*, créé le *vers libre*, si « libre » que, lorsque les Schlegel ont publié le poème dans leur revue, ils l'ont offert au lecteur comme un morceau de prose. Et encore le vers libre, dans ce poème, n'est-il en quelque sorte qu'un artifice de composition destiné à rendre plus vive la montée du sentiment lyrique : car de page en page le vers devient moins « libre », s'entremêle davantage de rythmes réguliers, pour aboutir enfin à des strophes d'une prosodie toute classique, légères et fluides comme un chant de Mozart.

L'incomparable beauté musicale des vers de Novalis n'est obtenue ni aux dépens de l'idée, ni aux dépens des règles et de la tradition. Rien de moins révolutionnaire que les *Chants à Marie* ou que la *Chanson du printemps*. Mais ni les idées ni les règles n'avaient de quoi embarrasser un poète qui, d'instinct, en toute chose ne voyait que la beauté, et qui, depuis l'enfance, s'était accoutumé à « rêver du ciel. » Et vraiment, comme l'écrivait Frédéric Schlegel à Schleiermacher, il y a quelque chose de « céleste » dans l'harmonie de tous ces poèmes. Mille nuances d'émotion s'y trouvent exprimées sans qu'on aperçoive, pour ainsi dire, le passage de l'une à l'autre, et jamais deux strophes n'ont le même rythme ni la même mélodie, et toutes, cependant, découlent l'une de l'autre, toutes forment un ensemble d'une grâce parfaite.

L'Hymne à la Nuit est une sorte de symphonie lyrique que je ne puis mieux comparer qu'au second acte de *Tristan et Iseult*. Le poète invoque la bienfaisante douceur de la nuit, il voit en elle le symbole de la vie intérieure, de l'amour, de la beauté ; et sans cesse son invocation devient plus pressante comme aussi plus distincte, jusqu'à ce que, dans les dernières pages, il aspire de toute son âme à une nuit qui ne finisse point. Mais, au contraire des deux amants wagnériens, Novalis n'aspire à cette nuit que parce qu'elle est, pour lui, la seule vraie lumière. Cette nuit signifie à ses yeux la victoire suprême de l'âme, son affranchissement des mauvaises ombres de notre soi-disant réalité terrestre, son entrée, son retour dans sa patrie éternelle. Avec la variété de son symbolisme et le souffle de passion humaine dont il est pénétré, *L'Hymne à la Nuit* est essentiellement un poème chrétien.

Car, en même temps que l'amour de Novalis a fait de lui un poète, il a rouvert en lui les sources de la foi. Au près du lit de mort de sa bien-aimée, le jeune homme s'est rappelé les prières qui, enfant, l'avaient consolé, bercé, et l'avaient conduit à ses premiers rêves. « Il y a au monde, écrivait-il dans son *Journal*, des fleurs qui n'appartiennent pas au climat de cette terre, des fleurs d'origine évidemment supra-terrestre, et qui sont pour nous le signe, l'annonce d'une meilleure vie. La religion et l'amour sont deux de ces fleurs. » Ces deux fleurs se sont épanouies ensemble dans le cœur de Novalis ; et toute son œuvre de poète n'a plus été, depuis lors, que l'écho des sentiments qu'elles lui ont inspirés.

Encore pourrait-on supposer que dans son amour pour Sophie entrait une part d'illusion et de fantaisie : mais sa piété, du jour où il l'a retrouvée, n'a point cessé d'être la simple et profonde piété d'un enfant. Parmi les pensées de toute sorte qui lui naissaient à l'esprit, et dont les *Fragments* nous gardent la trace, vainement on chercherait l'ombre d'un doute, ou simplement d'un effort pour persévérer dans la foi. Ni la pratique assidue des sciences naturelles, ni l'habitude passionnée de l'analyse et de la réflexion intérieures, ni les tristesses et les souffrances d'une vie de malade, rien n'a ébranlé un moment la confiance ingénue du jeune poète dans la vérité des dogmes chrétiens. Et la philosophie même, loin de le détourner de Dieu, n'a fait que l'attacher davantage à lui. Lorsque, en 1797, pendant son séjour à Iéna auprès de Sophie, il a appris à connaître la doctrine de Fichte, cette doctrine l'a tout de suite ému jusqu'au plus intime de son être : et personne n'en a plus hardiment admis le principe et les conséquences, personne n'a plus résolument conçu l'univers comme le rêve et le reflet du moi créateur. « L'idéalisme, disait-il, est le seul empirisme sérieux et complet » ; et la moitié de ses *Fragments* s'emploie à le prouver. Mais aussitôt il a conclu, de la doctrine de Fichte, la nécessité pour le *moi* d'avoir un guide et un juge au-dessus de lui ; et la conception du monde comme une apparence a stimulé chez lui le besoin de se chercher l'abri d'une réalité plus réelle. L'idéalisme philosophique l'a confirmé à jamais dans sa foi chrétienne. Et, tandis que Fichte le proclamait le plus pénétrant de ses disciples, tandis que Schelling, infatigable à l'interroger, lui empruntait les éléments dont il allait composer sa « philosophie de la nature, » Novalis, pour se délasser de la spéculation, écrivait des hymnes à Jésus et à la Vierge Marie.

Hymnes qui, plus encore qu'*Henri d'Ofterdingen*, sont et resteront le vivant témoignage de son génie de poète. On les chante, depuis cent ans, dans les églises allemandes ; mais c'est assez de les lire, sans l'accompagnement d'aucune autre musique, pour entendre un chant d'une exquise douceur. Et la foi qui s'y

exprime a beau être naïve, on sent que c'est du cœur tout entier du poète qu'elle jaillit. Chaque vers porte la trace d'une émotion personnelle. Novalis s'y confesse de ses regrets et de ses espérances ; il y traduit en un langage d'une beauté immortelle les divers sentiments que nous l'avons vu noter, au fur et à mesure, sur les feuillets de son journal intime. De là vient, sans doute, le caractère profondément « lyrique » de ces chants religieux.

Il est mort, et pourtant, tous les jours, – tu reçois son amour et tu le reçois lui-même – Tous les jours, pour qu'il te console, – tu peux doucement l'attirer dans tes bras.

Ce que tu as perdu, il te l'a retrouvé. – Ce que tu aimes, il te le garde. – Et à jamais reste lié avec toi – ce que sa main t'a une fois rendu !

Ou bien encore, dans les *Chants à Marie* :

Entends comme je t'appelle ! – Ce qui me manque, tu le vois en moi, – Douce mère, laisse-toi toucher ! – Consens à m'accorder un signe de ta grâce ! – Tout mon être ne repose qu'en toi : – pour un seul instant, viens près de moi !

Souvent, dans mes rêves, je t'ai vue – si belle, si intime de cœur ; – et le petit dieu, sur tes bras, – voulait prendre pitié de mes peines ; – mais, toi, tu relevais ton regard hautain – et tu t'en retournais dans la gloire des nuées.

Tu sais, reine chérie, – que tout entier je suis à toi. – N'ai-je pas jadis, il y a de longues années, – éprouvé en moi ta bienfaisante faveur ? – Lorsque j'avais encore à peine conscience de moi-même, – n'ai-je pas été admis à boire le lait de ta poitrine ?

Mille fois tu es venue près de moi, – et avec une joie d'enfant je t'ai vue, – et ton enfant m'a tendu ses petites mains, – tandis que tu me souriais tendrement – et que tu me donnais des baisers de mère, ô temps bienheureux !

Loin de moi est maintenant ce monde enchanté ; – depuis longtemps la souffrance l'a remplacé en moi. – J'ai erré et péri tristement. – Mon péché a-t-il donc mérité une telle peine ? – Comme un enfant, je touche les plis de ta robe. – Mère, réveille-moi de ce mauvais rêve !

Et, si seul un enfant peut contempler la face – et jouir de ta présence auprès de lui, alors dénoue les liens de l'âge – et fais de moi, mère, ton enfant ! – Mon amour enfantin, ma foi enfantine, – vois-tu, je les ai gardés depuis cet âge d'or !

IV

L'ingénuité de sa foi n'empêchait pas, au reste, Novalis d'approfondir librement les questions religieuses, avec ce mélange de hardiesse, de pénétration, et de fantaisie qu'il apportait à l'étude des sujets les plus divers. Ses *Fragments* abondent en réflexions originales sur la différence de l'Ancien et du Nouveau Testament, sur l'authenticité des Écritures Saintes, sur la signification

symbolique des dogmes chrétiens. Et un heureux hasard nous permet de connaître même d'une façon plus suivie et plus systématique l'ensemble de sa pensée en matière religieuse. Dans les premiers mois de l'année 1800, Novalis fut sollicité par ses amis les frères Schlegel, d'écrire un article pour une revue, l'*Athenæum*, qu'ils venaient de fonder à Iéna. Il écrivit donc l'article qu'on lui demandait, l'envoya à Iéna, et, quelques semaines plus tard, le manuscrit lui fut renvoyé. La maîtresse de Frédéric Schlegel, Dorothee Veit, – qui devait, peu de temps après, se convertir au catholicisme, – avait jugé l'article trop « catholique », et Goethe, qu'elle avait consulté, l'avait jugé de même. Mais cet article, le seul qu'ait écrit Novalis, a été retrouvé parmi les papiers du poète. Il devait s'appeler, au choix des Schlegel, *Le Christianisme* ou *Europe*.

L'article débute par un tableau de l'âge d'or du christianisme. « C'étaient de beaux, d'heureux temps, ceux où l'Europe était une terre chrétienne, où une seule et même chrétienté l'habitait tout entière, où un grand intérêt commun unissait toutes les provinces de cet immense royaume intellectuel. » Suit la description de la vie des premiers peuples chrétiens, de la prédication, des légendes, des fêtes sacrées. Mais « l'histoire est faite d'évolutions montantes et descendantes » ; et cette admirable unité religieuse et morale s'est, à son tour, dissoute. Le désordre, la corruption, l'égoïsme ont pénétré dans l'Église. La religion a perdu son influence politique et morale : elle a cessé d'être un lien entre les peuples, et, pour l'individu, un principe d'action. Aussi la Réforme est-elle venue à son heure. « Les révoltés avaient raison de s'appeler protestants, car ils protestaient solennellement contre la prétention d'imposer une contrainte à la conscience humaine. » Ils protestaient, au nom des droits du saint esprit, contre la formation d'un dogmatisme étroit et sans âme. Mais, comme toute révolution, le protestantisme n'aurait dû être qu'un régime passager ; et le tort de ce régime révolutionnaire a été, depuis lors, de se déclarer en permanence.

Et ce n'est pas tout, Luther a traité le christianisme de la façon la plus arbitraire, a méconnu son esprit, a promulgué une religion nouvelle, fondée sur l'universalité sacrée de la Bible ; et ainsi, malheureusement, s'est mêlé à la religion une science terrestre et prosaïque entre toutes, la philosophie, dont l'influence, depuis lors, a toujours grandi. Luther lui-même, a été promu par bon nombre de protestants à la dignité d'évangéliste, et sa traduction est devenue un ouvrage canonique.

Or, rien n'est plus contraire à l'esprit religieux que la lettre, rien ne paralyse davantage le sentiment religieux. Autrefois, son influence mauvaise se trouvait neutralisée par la grande richesse et variété du dogme catholique, par l'ésotérisme de la Bible, par l'autorité des Conciles et du Pape : mais désormais ces contre-moyens étaient détruits, la Bible était mise entre les mains de tous ; et, de jour en jour, la lettre de la religion, l'ébauche abstraite et sèche qu'en

renferme la Bible ont contribué davantage à empêcher l'esprit-saint de vivre, d'agir, et de révéler librement.

Si bien que le temps est venu d'une « complète atonie des organes supérieurs de l'humanité », la « période de l'effacement total de la foi. » La réflexion s'est substituée à la croyance. Des deux mouvements qui se sont produits ensemble à la fin du moyen âge, le protestantisme et l'humanisme, le second a profité du travail de démolition qu'avait accompli le premier. Et les hommes, faute d'avoir désormais dans la religion le sûr et parfait appui que leurs pères avaient trouvé en elle, se sont de plus en plus adressés à la science, espérant obtenir d'elle cet appui dont ils étaient privés. Mais la science n'a rien pu faire pour eux, sauf d'agrandir encore le vide de leurs cœurs. « Une forme de pensée s'est produite qui s'est arrogé le nom de *philosophie*, et qui a eu pour unique programme d'aller à l'encontre de toutes choses anciennes, mais particulièrement de la religion. La haine dirigée d'abord contre l'Église catholique s'est transformée en haine de la Bible, puis en haine de l'esprit chrétien tout entier. Et cette haine ne s'en est point tenue là. D'un mouvement naturel et inévitable, elle s'est attaquée aussi à tous les objets de l'enthousiasme, à l'émotion et à la fantaisie, à la moralité et au goût du beau. Elle a rabaissé l'homme dans l'échelle des êtres. Elle a changé l'infinie musique créatrice qu'était, autrefois, la vie universelle, dans le monotone battement d'une roue de moulin immense et inutile, d'une roue de moulin *en soi*, qui tourne à vide et sans meunier. »

Cependant l'enthousiasme est trop naturel, au fond du cœur de l'homme, pour se laisser déraciner aussi aisément. Et l'enthousiasme a fini par se pervertir : il s'est dirigé contre lui-même. « Des artistes se sont trouvés pour arracher fiévreusement à la nature, au sol, à l'âme humaine, aux sciences, toute trace de beauté, de sainteté et de poésie ; pour salir de sarcasmes tout ce qui élève l'homme et l'univers. Et ils ont donné à cette œuvre de destruction le nom de *diffusion des lumières*. » Mais « l'anarchie où ils ont plongé l'esprit humain présage le prompt avènement d'une renaissance de la religion. Devant les ruines de toute notion positive l'homme va, naturellement, relever la tête vers le ciel. L'esprit de Dieu va recommencer à planer sur les eaux. »

Et toute la fin de l'article est employée à démontrer l'imminence, comme aussi la nécessité, de ce retour de l'Europe à l'esprit chrétien. Seul cet esprit pourra mettre fin à la guerre, qui épouvante les peuples, et contre laquelle tous les autres remèdes seront toujours impuissants. « Le sang continuera à couler en Europe aussi longtemps que les nations ne se guériront pas de leur

folie d'égoïsme ; il continuera à couler jusqu'au jour où les peuples, apaisés et touchés par la musique sainte, reviendront la main dans la main à leurs autels anciens. » Le moment approche, pour l'Europe, de « se réconcilier et de ressusciter, unie de nouveau dans la foi en Jésus. »

V

Au moment où il écrivait cet article sur la situation religieuse de l'Europe, Novalis était, depuis quatre ans déjà, attaché à l'administration des salines dans la petite ville saxonne de Weissenfels. Il continuait à vivre « toujours en état de poésie » ; mais il ne faisait nullement métier de poésie. De toute son âme, au contraire, il s'était adonné aux devoirs de sa profession, et dans les derniers mois de 1797, après un an de lectures et de recherches scientifiques, il avait obtenu la permission d'aller achever ses études d'ingénieur à Freiberg, siège d'une très importante industrie minière. Il avait connu là un vieux savant, Werner, minéralogiste remarquable, qui non seulement l'avait tout de suite associé à ses propres travaux, mais avait encore éveillé et développé en lui l'amour passionné des sciences naturelles. Et Novalis, de retour à Weissenfels, n'avait pas tardé à devenir, lui aussi, un savant. De tous les coins de l'Allemagne, les plus fameux spécialistes lui soumettaient leurs expériences ou le consultaient sur les siennes ; et l'un d'eux, Ritter, fit paraître plus tard un ouvrage, sur des problèmes de physique, que l'on sait aujourd'hui être formé en majeure partie de notes trouvées par lui dans les papiers de Novalis³.

La vie du jeune homme s'écoulait ainsi dans le travail, sans qu'aucun événement extérieur ne vînt en rompre la tranquillité uniforme et douce. À peine, quelquefois, un voyage à Iéna, où demeuraient les frères Schlegel, ou bien une visite au musée de Dresde. Mais d'autant plus active était la vie intérieure. Mathématiques, physique, chimie, minéralogie, botanique, médecine, sciences sociales, la curiosité de Novalis s'étendait à tout, et tout, naturellement, lui apparaissait sous la catégorie de la beauté poétique. Non que ses recherches aboutissent, en fin de compte, à de vaines rêveries. On trouve au contraire, dans ses *Fragments*, une foule d'indications très positives et d'une portée pratique immédiate ; on y trouve, par exemple, la théorie complète du transformisme, l'affirmation de l'unité chimique des corps simples ;

³ [Cf. J.W. Ritter, *Fragments posthumes tirés des papiers d'un jeune physicien*, Premières Pierres, 2001, et la *Lettre Novalis*, n°26, avril-mai 2010.]

on y trouve le clair pressentiment de la photographie, le pressentiment non moins clair de l'origine infectieuse des maladies ; et c'est encore Novalis qui a eu, le premier, l'idée des colonies ouvrières et des sociétés coopératives ; sans compter qu'il a créé de toutes pièces le programme d'un art nouveau, où tous les arts particuliers, unis et combinés, serviraient à produire un grand drame, à la fois plastique, poétique, et musical, à la fois mythique et symbolique, le drame même qu'a ensuite tenté Richard Wagner. Mais, comme il le dit dans un de ses *Fragments*, « les sciences ne vivent que par leur élément philosophique : sans lui, elles ne sont qu'un cadavre inerte. » Et c'était au point de vue de leur « élément philosophique » qu'il considérait les diverses sciences. Il y cherchait la révélation de la grande âme universelle qui, à son tour, lui apparaissait comme le reflet idéal de son moi créateur. Son rêve était de tirer des sciences une sorte de « système de la nature », un immense poème qui fût ensemble une œuvre de beauté et la plus haute expression de la réalité. Et c'est à la réalisation de ce rêve que furent employées les dernières années de sa courte vie.

Il voulut, d'abord, écrire une « encyclopédie », où ses idées seraient énoncées sous forme dogmatique. Ses *Fragments* sont, pour la plupart, des notes écrites à l'intention de ce grand ouvrage. Mais, soit qu'il ne se sentît pas assez mûr pour en entreprendre la rédaction, ou que la forme d'abord choisie ne lui convint plus, son projet d'encyclopédie se trouva un jour transformé en un projet de roman. Ainsi naquit l'idée d'*Henri d'Ofterdingen*.

Parmi les livres dont Novalis faisait sa lecture constante, aucun n'avait tenu autant de place dans sa vie que le *Wilhelm Meister* de Goethe. Il s'en était imprégné pendant de longues années, en avait médité jusqu'aux moindres détails, et sans cesse en avait admiré davantage l'admirable style. Mais de plus en plus, à mesure qu'il le relisait, il avait été choqué de la sécheresse d'âme qu'il y avait trouvé, comme aussi des tendances réalistes et immorales qu'il croyait y voir. « Un malfaisant chef-d'œuvre, – disait-il, – un *Candide* dirigé contre la poésie. » Le roman qu'il projeta d'écrire devait être une contrepartie de *Wilhelm Meister*, un *Candide* destiné à la glorification de la poésie. Mais en même temps ce roman devait être une encyclopédie de toutes les sciences, un miroir symbolique de l'homme et de la nature. Plus encore qu'un *Wilhelm Meister*, ce devait être un *Faust* poétique.

Des notes laissées par Novalis, et les souvenirs de ses amis, nous permettent de nous représenter assez exactement le plan général d'*Henri d'Ofterdingen*. Le héros du roman est un jeune chevalier qui, ayant entendu parler d'une mystérieuse « petite fleur bleue », se met en route à travers le monde pour la conquérir. Après

avoir découvert, en chemin, la beauté de la nature, il rencontre une belle jeune fille et se fiance avec elle. Mais bientôt le désir de la fleur bleue le pousse de nouveau à de longs voyages. Il visite la Grèce, il prend part à une croisade et connaît les émotions de la guerre, il s'enferme dans un cloître et approfondit les divers systèmes de philosophie ; puis, de retour en Europe, il devient confident de l'empereur Frédéric II, ce qui lui donne l'occasion de s'initier aux secrets de la politique. Enfin, lorsqu'il a tout exploré et tout analysé, lorsqu'il a traversé toutes les sphères de la réalité et du rêve, il retrouve sa fiancée, et s'aperçoit qu'elle seule est la « petite fleur bleue. » Et Henri d'Ofterdingen devient poète, et, comprenant que tout l'univers n'est que le produit de son âme, il évoque, par ses chants, il crée un univers meilleur et plus beau ; il procède à cette transformation morale de la nature qui, de tout temps, a été considérée par Novalis comme l'objet idéal de l'activité humaine.

Par malheur, Novalis ne put écrire que le premier chapitre de cette œuvre énorme : il l'acheva au mois d'avril de l'année 1800. Et la vérité m'oblige à dire que ce premier chapitre, tel que nous le possédons, ne ressemble guère au prologue d'un nouvel Organum. Ce n'est rien qu'un conte entremêlé de chansons. Nous y assistons au premier voyage du jeune Ofterdingen, se rendant d'Eisenach à Augsbourg en compagnie de sa mère et d'honnêtes marchands ; et sans cesse le jeune homme fait quelque rencontre qui l'émeut ou qui le ravit, sans cesse il découvre avec plus de joie l'infinie diversité des hommes et des choses ; et les marchands, et les maîtres des châteaux où il loge en chemin, et des inconnus dans les auberges de la route, et un ermite qui rêve et prie au cœur d'une montagne, et une belle esclave mauresque ramenée de la Croisade, chacun a une histoire à lui raconter, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à Augsbourg, il aperçoit la charmante Mathilde et se fiance avec elle. Tel est, en résumé, *Henri d'Ofterdingen*.

Mais ce conte est d'un sentiment si profond et d'un art si parfait que l'on comprend sans peine la place qu'il occupe parmi les chefs-d'œuvre des lettres allemandes. On comprend que, sitôt publié, il ait enivré de plaisir l'Allemagne entière, que toute l'école romantique ait voulu l'imiter, et que, aujourd'hui encore, toute une jeune école le considère comme la plus complète expression de son idéal. « *Henri d'Ofterdingen* contient le programme de l'art que nous rêvons », écrivait M. Horst Stephan dans une revue allemande d'il y a quinze jours. Et en effet *Henri d'Ofterdingen* a de quoi rester à jamais un « programme » poétique. Pas une ligne n'en a vieilli, n'a perdu son parfum de beauté juvénile. « Je voudrais maintenir tout le chapitre dans une tonalité bleue, – disait Novalis, – avec un jeu d'autres nuances dans les arrière-plans. » Le bleu du tableau n'a

point pâli ; et le temps n'a fait que le rendre plus doux. En comparaison de l'exquise douceur du style et des images d'*Ofterdingen*, l'*Ondine* de La Motte-Fouqué, et tous les récits des Brentano et des Eichendorff ont quelque chose de lourd, de grossier, ou de faux. Une fois de plus, quand on veut se définir l'attrait particulier de l'œuvre de Novalis, c'est le souvenir de Mozart qui s'offre à l'esprit. Et, de même que toute l'âme de l'auteur des *Fantaisies en fa mineur* et du *Requiem* se retrouve sous les rythmes légers de la *Flûte enchantée*, de même on sent sous les fables et les chansons d'*Henri d'Ofterdingen* l'âme profonde d'un poète-philosophe, accoutumé à tous les modes de l'émotion et de la pensée.

Novalis allait commencer le second chapitre de son roman, lorsque la mort est venue l'arrêter. Depuis cinq ans déjà, la phtisie le rongea, depuis les fatigues et les angoisses que lui avait valu la maladie de sa petite fiancée. À l'automne de 1800, pendant un séjour qu'il fit à Dresde, son mal s'aggrava brusquement, et c'est à grand peine que sa mère put le ramener à Weissenfels. Tout travail suivi lui devint impossible : mais, à mesure que ses forces diminuaient, il se sentait plus calme et d'esprit plus joyeux. Il s'amusait de nouveau à noter ses impressions. *Apprentissage de l'art de vivre*, avait-il inscrit en tête de ce Journal intime. Et voici quelques-unes de ses réflexions :

Le 8 octobre 1800. – Résister à l'inquiétude et à la crainte. En cela consiste la suprême patience. Et en cela aussi le suprême remède pour se guérir d'elles. – Toujours les moments d'inquiétude sont suivis d'un calme délicieux. – Aujourd'hui j'ai été très gai et très accommodant. J'ai travaillé avec plaisir, et ai retrouvé ma chaleur de pensée. – Le soir, j'ai cru qu'un accès allait se produire – j'ai eu une grosse angoisse.

Le 9 octobre. – Ce matin, je me suis senti un peu d'angoisse ; mais je me suis mis au travail et ne me suis pas laissé intimider. Demain, peut-être, mon sang retrouvera son calme, et ma bonne humeur me reviendra. – Oh ! que n'ai-je le sens du martyr ! – N'ai-je pas choisi moi-même tout mon sort, de toute éternité ? Chaque idée triste n'est qu'une illusion. – Mon angoisse a duré jusqu'au soir ; où j'ai été très gai, et fort ranimé par la perspective du voyage à Siebeneichen. Mais, la nuit, mon angoisse est revenue : je n'ai pu m'en débarrasser que par une ardente méditation religieuse.

Le 16 octobre. – Le plus sage est d'avoir assez de bon sens pour prendre d'un cœur joyeux tout ce qui arrive, comme un bienfait de Dieu. Par la prière on obtient tout. La prière est l'unique panacée.

La prière fut en effet pour lui un réconfort précieux, durant ces derniers mois de sa maladie. Et une autre joie lui fut encore donnée. Il se crut passionnément aimé d'une belle jeune fille, avec qui il avait fait connaissance quelque temps auparavant, et qui avait

entrepris de devenir sa femme. C'était, au contraire de la petite Sophie, une créature assez méprisable ; avant même que Novalis eût fini de mourir, elle essaya de séduire Charles de Hardenberg, de façon à se faire épouser par lui, à défaut de son frère. Mais Novalis prit au sérieux ses assurances d'amour ; comme elle feignait de dépérir, pleurant et se lamentant, il eut pitié d'elle et demanda sa main. Il n'attendait que d'être guéri pour se marier avec elle : et l'attente du mariage le consolait de ses maux. Toute sa vie il avait considéré le mariage comme la forme la plus haute du bonheur humain. « Sois bien sage, écrivait-il déjà à son frère cadet en 1791, et pense que quatre ou cinq ans à peine nous séparent du moment où nous pourrions nous marier ! »

Le 23 mars 1801, son ami Schlegel, étant venu le soir, le trouva « dans un état de faiblesse extraordinaire, mais plus affectueux et meilleur que jamais. » Il mourut le surlendemain, 25 mars, à une heure de l'après-midi.

Nouvelles et Variétés.



DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

LEIPZIG.

Pourtant par un beau jour d'été, lorsque le monde
 Que le plaisir invite et que le temps seconde,
 S'en va dehors de ville et peuple les jardins,
 Et ce beau Rosenthal et ces cafés voisins,
 Et rit, et cause, et chante, ou jouit en silence
 De ce qui vient flatter sa molle nonchalance ;
 Lorsque tout à la fois, époux et fiancés,
 La famille allemande arrive à pas pressés
 Reprendre sous la tente où le repos l'appelle,
 Ses discours favoris, sa place habituelle ;
 Si je suis demeuré là tout seul sans relâche,
 Soumis avec amour au travail qui m'attache ;
 Lorsque le soir arrive, ô sainte paix ! je sens,
 Que dans mon cœur alors par degrés tu descends,
 Oh ! je puis retomber sur moi-même sans crainte ;
 Car si, d'une douleur encore mal éteinte,

Le dard vient à percer jusque dans mon espoir,
J'ose dire du moins que j'ai fait mon devoir.

WEIMAR.

Être seul, rester seul, lorsqu'au fond de son âme
On porte sans ennui quelque vague douleur,
Un sentiment pieux, un souvenir de femme,
Être seul, n'est-ce pas ce qu'on a de meilleur ?

Et que m'importe à moi qu'aujourd'hui votre prince
Ait eu devant sa cour le front triste ou riant,
Qu'un de vos conseillers vous soit mort en province,
Et qu'un de vos barons prépare un bal brillant ?

C'est le soir ; dans le parc, la nuit vient et s'incline ;
Le bois est plus paisible et la vallée aussi ;
La demeure de Goethe est là sur la colline,
Et Schiller tant de fois a passé par ici !



© Jean Moncelon

La poésie est là dans cette eau qui ruisselle,
Dans cette nuit d'azur aux voiles étoilés,
Dans la lueur d'argent dont chaque arbre étincelle,
Dans les grands souvenirs dont ces lieux sont peuplés.

Ah ! j'aime à promener ici ma rêverie.
J'entends l'oiseau chanter sa dernière chanson ;

L'insecte, en bourdonnant, s'endort dans la prairie,
Et l'humble véronique éclôt sous le buisson.

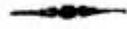
Je pense à toi, dont l'âme à la mienne est unie,
A toi, que je voudrais revoir encore un jour.
Je pense à vos travaux, grands hommes de génie,
Et puis à Dieu, d'où vient le génie et l'amour.

IÉNA - ANNCHEN.



Enfant, j'aime à chercher dans tes yeux bleus et clairs,
Dans ton sourire ami, dans ta naïve joie,
Le reflet de cet âge, où le ciel se déploie,
L'innocence aux beaux jours tissus d'or et de soie.
Et quand je t'aperçois avec ton front si pur,
Ton visage que rien de farde, ne décore,
Oh ! tu ne peux savoir quel vœu me vient encore
De ravoir comme toi mon beau ciel tout d'azur,
De pouvoir reporter ma vie à son aurore.
Mais non, car maintenant je suis trop loin de toi ;
Car j'ai passé par plus d'une misère étrange,
Et puis avec ce cœur, où tout bon rêve change,
Où souvent il n'est plus de calme ni de foi,
Je ne devrais jamais te regarder, jeune ange.

(A suivre)



W. Dilthey. – *Das Erlebniss und die Dichtung*, Lessing, Goethe, Novalis, Hölderlin. 2^{te} élargie Aufl., Leipzig u. Berlin, Teubner.

En rendant compte de la seconde édition du volume de M. Dilthey [1833-1911], la *Revue Germanique* cherche à réparer une grave omission dont elle est, d'ailleurs, parfaitement consciente. Aussi sait-elle gré à l'éditeur Teubner de lui avoir fourni l'occasion de parler d'un ouvrage que beaucoup de ses lecteurs connaissent déjà et que les autres trouveront un plaisir extrême à lire.

Le livre de M. Dilthey renferme quatre études, consacrées à Lessing, Goethe, Novalis et Hölderlin. La première – celle qui traite de Lessing – a paru en 1867 dans les « *Preussische Jahrbücher* », à l'époque où Treitschke et Wehrenpfennig rédigeaient ce périodique et que des hommes comme Aegidi, Erdmannsdörfer, Schmoller, Rössler y collaboraient. Elle fournit à Constantin Rössler le sujet d'une controverse dans un article intéressant, qu'on retrouve dans « *Constantin Rössler. Ausgewählte Aufsätze* », Berlin, Stilke, 1902. La seconde, sur Goethe, parut dix ans plus tard. Elle fut écrite à propos du cours que Herman Grimm avait fait sur Goethe en 1874-75 – ce cours dont tout Berlin parla et que Grimm publia en 1876. Les articles « Novalis » et « Hölderlin » parurent, l'un en 1865 dans les « *Preussische Jahrbücher* », l'autre en 1867 dans « *Westermanns Monatshefte* ». Des quatre études, réunies aujourd'hui en un volume, trois ont été remaniées par l'auteur qui y a apporté des modifications plus ou moins importantes.

Dans l'article « Lessing », un chapitre sur l'Esthétique de l'époque lessingienne, deux autres sur « Minna » et « Emilia » ont été ajoutés. « Hölderlin » a été fortement élargi, la littérature sur H. s'étant, depuis 1867, considérablement enrichie par les travaux de Schwab et de Litzmann, ainsi que par les éditions des œuvres de H. entreprises par Cotta et Diederichs. L'étude sur « Goethe » a été réécrite, en ce sens que les allusions au cours de Herman Grimm ont été supprimées et que l'auteur présente, sous une forme concise, son premier essai de fonder les « Geisteswissenschaften », c'est-à-dire les sciences de l'esprit, sur une psychologie descriptive – idée qu'il a reprise, six ans plus tard pour la développer magistralement, dans sa « *Einleitung in die Geisteswissenschaften* ». Seul l'article « Novalis » est conservé dans sa forme primitive. Il n'en est pas moins vrai que les quatre mémoires sont âgés d'environ quarante ans. Et le seul fait qu'une série d'articles de critique littéraire ont pu, après ce laps de temps considérable à une époque

comme la nôtre, où les ouvrages de ce genre vieillissent vite, conserver non seulement leur valeur scientifique, mais encore trouver parmi la jeune génération des lecteurs charmés, séduits, touchés, constitue une preuve de leur importance.

Quel est le secret du succès que le volume de M. D. eut, dans la presse allemande, lors de son apparition en 1907 ? Voilà une question à laquelle nous croyons ne pouvoir mieux répondre que par une pensée goethéenne qui se trouve en tête de l'article « Shakespeare und kein Ende ». Le point extrême – dit Goethe – auquel l'homme peut atteindre est la conscience de ses propres convictions et pensées, – la *connaissance de soi* qui lui permet de pénétrer les états d'âme des autres. » Or, ce don de la « connaissance de soi », au sens goethéen, M. Dilthey le possède à un degré éminent. Et, si nous avons besoin d'être convaincus, la lecture de son volume nous convaincrait du fait que la plus belle, la plus rare forme de critique littéraire est celle qu'on a l'air de railler en l'appelant « subjective » et qu'on appellerait peut-être mieux « humaine ». Seul le critique qui possède le don de voir clair en soi peut la pratiquer parce que seul il réalise le type de l'homme cultivé, – cet adjectif pris dans le sens le plus élevé. Car, qu'est-ce que la culture, si ce n'est la faculté de comprendre, de « pénétrer » ? Comprise ainsi la culture devient chose tout intérieure, indépendante de la somme plus ou moins grande de savoir. Elle apparaît comme un don, précieux entre tous, qui permet à celui à qui il échoit de l'estimer sous quelque forme qu'elle se manifeste : que ce soit sous la forme pensée ou sous la forme sentiment, que ce soit sous l'aspect de beauté morale, de vigueur intellectuelle ou de force sentimentale. Et M. Dilthey est ce critique éminemment cultivé, comme il est, d'autre part, un tempérament littéraire, doué d'une intuition artistique directe et sûre. De pareilles qualités, quand elles ont pour support une érudition très vaste, constituent l'ensemble voulu pour former un historien de la littérature, un interprète de la pensée humaine qui saura nous faire comprendre les productions poétiques d'une époque par la réalité qui les engendra, la réalité d'une période historique par la pensée de ses poètes et de ses philosophes. Le chapitre « Bildungsjahre » dans l'article « Lessing », le chapitre « die romantischen Freunde », dans « Novalis », les passages intitulés « Reife des Lebens » dans Hölderlin sont des tableaux d'une vitalité chaude qui sera difficilement égalée.

Mais les études de M. Dilthey ne sont pas uniquement précieuses en tant que reconstitution d'un temps passé, en tant qu'analyses délicates des mentalités humaines qui l'illustrèrent. Elles nous font aussi mieux comprendre notre propre époque, arrière-

petite fille de l'autre. Il y a dans l'article « Lessing », au chapitre « Kampf mit der Theologie », des passages d'un haut intérêt pour tous ceux qui ont étudié de près l'évolution de la pensée protestante de Lessing au Nietzsche des « Intempestives » – en passant par Baur et Franz Overbeck. Il y a dans l'étude « Novalis » des pages très pénétrantes sur la « Realpsychologie », pages qui eussent pu être écrites aujourd'hui et qui nous font découvrir chez leur auteur un don de pronostic très sûr en matière philosophique. M. Dilthey y anticipe des points de vue encore très incomplètement établis à l'époque où le mémoire fut écrit. Il y donne une forme concise à des courants de pensée qui ne se sont dessinés avec netteté que bien plus tard.

N'a-t-il pas fallu, en effet, une vraie finesse de pénétration pour envisager dès 1865 – c'est-à-dire à une époque où le matérialisme et, avec lui, les idées associationnistes dominaient encore en psychologie – le retour prochain vers cette psychologie introspective qui représente un des aspects de la psychologie contemporaine dont le développement marche parallèlement à celui de la psychologie physiologique. Au moment où M. Dilthey discernait, dans les écrits de Novalis, le premier essai, encore fragmentaire, de formuler une « Realpsychologie », c'est-à-dire une psychologie introspective, la seule psychologie pratiquée par l'Allemagne des années 50 et 60, si méfiante vis-à-vis de toute spéculation, était une science de faits, au même titre que les sciences naturelles. L'idée que le sujet et l'objet ne nous sont connus que dans leur corrélation était tout ce qu'on pouvait alors admettre. L'observation empirique, l'induction suffisaient comme moyens de connaissance. Le livre de F.-A. Lange, où se rencontre un essai de pratiquer un matérialisme du seul phénomène, n'avait pas encore paru. Il a fallu le réveil de l'esprit métaphysique en Allemagne pour rappeler ce que les grands philosophes du Romantisme – et avec eux Novalis – avaient pressenti : à savoir que la réflexion humaine démêle précisément par delà les phénomènes et les lois de l'âme un *moi*, volonté, tendance, ou imagination qui remplit les conditions *et* de la substance *et* de la cause.

Ce réveil de l'esprit spéculatif en Allemagne, M. Dilthey le prévoit ; comme il prévoit, d'ailleurs que la direction à prendre sera nouvelle, que les méthodes seront différentes. Il se contente d'indiquer très clairement leur point de départ ; de rappeler, aux philosophes de l'avenir la nécessité qu'il y a à compter avec les travaux du passé, si insuffisants fussent-ils au point de vue de la méthode employée.

I[sabelle] Talayrach [d'Eckardt]

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents biographiques

- Novalis à Wittenberg : Charles Brocher, « E.S. Zachariæ : sa vie et ses œuvres », *Revue historique de droit français et étranger*, vol. 14, 1868.

Documents littéraires et témoignages

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis » (suite et fin), *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne » (suite), *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1833.
- I[sabelle] Talayrach [d'Eckardt], CR de **W. Dilthey**. – *Das Erlebniss und die Dichtung*, *Revue germanique*, janvier 1908.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2021